

# TRAHISON HORRIBLE, *DÉCOUVERTE,* DU PERFIDE MONTESQUIOU,

*Et de ses adhérens, et la trame de conspiration avec les puissances coalisées pour anéantir la liberté Françoise.*

*A sa Majesté Imperiale et Royale, François II, à Frederic-Guillaume, Roi de Prusse; et aux autres Puissances ennemies du nom Français.*

*Réponse du brave Sans-Culotte Chogard, à la lettre de Montesquiou.*

Monarques et Souverains attentifs au bonheur de l'Europe.

LE moment est arrivé qu'il faut vous réveil-

ler. La France imitatrice de la tyrannie romaine prétend envahir la plus belle partie de notre hémisphère. Elle se dispose à satisfaire son ambition illimitée, il est tems d'y mettre des bornes. Il est tems de vous hâter de la faire rentrer dans le cercle que nos rois avaient circonscrit; un peut plus tard, rien ne satisfera sa cupidité; rien ne mettra des bornes à son ambitieuse extravagance. Craignez alors, craignez pour vous le sort fatal de Louis. Il s'est endormi sur le trône et sa funeste sécurité l'a rendu la victime de son imprévoyance.

Attaché à mon roi, j'ai cherché tous les moyens possibles de faire disparaître toutes les raisons impatriotiques qui pouvaient faire douter de mon zèle à servir la cause soi-disant commune. Accusé par de vils intriguants, j'ai cru que je devais me montrer comme un patriote plein d'énergie; je l'ai fait et je l'ai prouvé. Par-là je suis parvenus en partie jusqu'au but que je m'étais proposé, pour remplir mes vues; et pour me soustraire au décret d'accusation lancé contre moi, j'ai feint; je suis entré dans la Savoie, et moyennant les intelligences que je m'étais ménagés j'y fus accueilli en vainqueur. Je n'ignorais pas d'avance que je n'éprouverais aucune résistance, et je pouvais dire comme César: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Les Savoisiens m'ont ouvert leurs passages montueux, le peuple s'est rangé sous mon obéissance; mais avec un sincère désir de rentrer un jour sous celle de Victor Amédée.

Renversons des fondements encore mal appuyés d'une république naissante, dont les bases posées sur un sable mouvant, céderont à la moindre vague irritée par les flots, qui en effaceront jusqu'aux traces les plus légeres.

Toujours incertaine, toujours vacillante, la France, ou plutôt les représentans de ce peuple, ne se déterminent à rien.

Souverains ! vous avez vu combien elle est lente dans ses opérations ! combien ses ministres chancelans dans leurs opinions, ont varié dans leurs plans qui n'ont jamais eu d'éxécution ! L'intrigue les a élevé, l'intrigue les a destitué. L'intérêt, plutôt que l'ambition, leur a fait rechercher des places éminentes, ils y sont Parvenus : une fois leur fortune consolidée, ils se sont peu occupés de l'intérêt général. D'autres intriguans s'en sont apperçu, ces derniers en les remplaçant, ont suivi la même marche, et tout en culbutant les affaires du public, ils ont fait les leurs et se retirent honorés et applaudis par leurs concitoyens.

L'anéantissement de la constitution Française ferait le bonheur de ce peuple inconséquent, et dans ses principes et dans les conséquences qu'il en tire, s'il avait la moindre idée du fantôme de bonheur que lui présentent ses législateurs. Pour l'anéantir, il suffit de le vouloir de bonne foi, et je m'en char-

gerai avec plaisir, dès que vous m'en aurez fourni les moyens.

Les Français se sont constitués républicains, mais considerez l'impossibilité qu'il y a, et combien il répugne à la saine politique, qu'un état aussi étendu, aussi populeux, puisse se maintenir long-tems dans une situation qui peut tout au plus convenir à des petits états de 50 ou 60 lieues de circonférence. Dans une république, tous les individus qui la composent, sont unis d'ame et d'interêt, et dans un empire aussi étendu que l'est la France, il se trouvera autant de factions différentes, qu'il y aura de départements. Tant mieux, dirons-nous, de leur division naîtra notre bonheur. S'il était possible que leur république éxistât, vous n'éxisteriez pas long-tems, et dans tous vos états, on verrait se renouveller la scène exécrable, à jamais, du 21 janvier dernier. Vous ne sauriez-donc trop vous hâter de porter aux Français les coups les plus prompts et les plus imprévus, vous vous garantirez par-là, des effets funestes qui ont plongé le royaume le plus florissant de l'Europe, dans la plus déplorable anarchie.

J'ai parcouru toute l'italie, j'ai sondé tous les esprits des habitans des provinces méridionales : ces peuples sont portés à embrasser avec énergie, la cause commune à tous les souverains. Ils me nomment tous leur chef, et si vous y adhérez, Milan, Naples, les deux

Siciles, Florence, les états avoisinans Rome, Rome même, tous fourniront leur contingent, pour subvenir aux frais d'une guerre entreprise autant par politique, que pour le maintien de la religion catholique. Que François second fasse passer du côté du Milanès 30000. hommes de troupes bien aguerries, qui de-là se joindront aux troupes Napolitaines, Siciliennes et à celles que Pie y enverra, et je réponds de nos succès, du côté du midi de la France.

J'ai des agents fideles et des intelligences à Genève, à Nice, dans le cœur de la Savoie même, sur lesquels je peux compter. Ces peuples ouvrent enfin les yeux sur les soi-disant émules des Romains : qui sous le prétexte de la liberté, ne songent qu'à subjuguer toute l'Europe.

Le tems est enfin venu de déciller les yeux du peuple ultramontain, et tandis que les forces du midi agiront de concert, vous, Frédéric, François, Guillaume, Georges, mettez tout en usage pour porter dans la partie septentrionale de la France le fer et le feu ; terrassons cet hydre à cent têtes, qui ne tend pas moins qu'à l'Empire universel, et que nos neveux puissent dire un jour : il fut des Français.

Je supplie en conséquence vos Majestés Impériales et Royales, de faire parvenir mes observations à vos cousins MM$^{r}$ le Régent de France,

Monseigneur le Comte d'Artois, et au Sérénissime Prince de Condé, afin qu'ils prennent les mesures les plus justes avec Broglie, Bouillé et Lambesc, pour que les opérations de la Campagne prochaine aien, tle succès le plus complet.

Le Roi mort, de la maniere la plus ignominieuse; ils n'ont plus rien à ménager. Qu'ils rassemblent donc toutes leurs forces, qu'ils se réunissent aux braves Autrichiens, Prussiens et Hessois, pour faire rentrer dans les bornes, un peuple mutiné et aveuglé par les conseils insidieux des pefirdes Législateurs qui l'egarent et qui ne s'en servent que comme d'un instrument passif, pour usurper le pouvoir souverain.

*Signé* MONTESQUIOU.

---

*Réponse du brave Sans-Culotte Chogard, à la Lettre de Montesquiou.*

Oui traître Montesquiou, oui, nous sommes Républicains; nous le sommes, dis-je, et nous voulons l'êt e. Tes perfidies multipliées et tes menaces ne nous feront pas changer de sentiment. Loin de nous intimider, tes matamorades ne pourront que servir d'éguillon à notre courage; vas, vas, perfide, si, il y a cinq mois, on avait voulu me croire, tu aurais servi d'échelon à Louis Capet, et ton sang impur

aurait teint le premier l'échafaud où ses crimes l'ont conduit. Ton supplice, au moins, aurait effrayé les scélérats, qui comme toi, ont été parjures à leurs sermens. Nous ne craignons ni toi, ni tes infâmes suppôts. Malgré tes suppositions de mésintelligence, apprends, que nous sommes unis plus que jamais. La désunion n'est qu'apparente, et les liens de la fraternité se resserrent de plus en plus; apprends que le peuple français, divisé quelquefois d'intérêt, semblable aux anciens cantons Helvétiques, se réunit pour la cause commune, et que la chaîne qui les lie, ne se rompt jamais; apprends que le Républicain Français a fait l'auguste serment de vivre et de mourir libre, et qu'il ne se parjurera jamais. Ce serment prononcé avec toute la solemnité et la dignité d'un peuple qui a su conquérir sa liberté aux dépens de son sang, est gravé au fonds de tous les cœurs, en caractéres ineffaçables, et toutes les puissances de l'univers, ne viendront pas à bout de le lui faire enfreindre. Si les tyrans de l'Europe ne te suffisent pas, appelle à ton secours, et l'Asie et l'Afrique, le faisceau qui nous unit, n'en sera pas moins ferme; tous les efforts réunis des despotes, ne parviendront pas à ruiner l'édifice de la liberté et de l'égalité.

116



Il est appuyé sur les bases les plus solides; il est enraciné dans les cœurs de tous les vrais Français, et les monstres de ton espèce, ne sauraient jamais l'ébranler.

Insensé! tu pouvais acquérir une palme immortelle, en servant ta patrie avec ce zèle et cette fidélité que tu avais affichés, et tu n'emportes avec ta fuite, que l'infamie qui te suivra jusqu'au tombeau.

Prends les armes contre tes freres que tu as feint de défendre, perce-les du fer que tu avais juré d'employer contre les ennemis de la République; mais crains encore que le glaive de la Loi Républicaine, ce glaive qui a su atteindre ton monarque, n'arrive bientôt jusqu'à toi. et que la hache du bourreau, en versant ton sang infecté de crimes, n'instruise l'Europe entiere de la maniere dont il faut purger la terre des traîtres qui la souillent.

*Signé* CHOGARD Sans-Culotte et zèlé Républicain.

---

DeImp. de FERET, rue du Marché-Palu. vis-à-vis celle Notre-Dame.